

XYZ. La revue de la nouvelle

Félins

Antonio Ramos Revillas and Hélène Rioux



Number 106, Summer 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramos Revillas, A. & Rioux, H. (2011). Félins. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 12–18.

Félins

Antonio Ramos Revillas

- « C'EST LUI, là-bas, le maudit bâtard.
— Lequel ? Le gros avec le blouson rouge ?
— Oui, c'est ce con-là.
— T'es sûr ?
— Tu parles si je m'en souviens.
— On l'attend ?
— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? »

Ils s'assoient à l'extérieur du cirque et regardent le gros disparaître sous le chapiteau. Efraín s'assoit sur une roche, mais Mario suit l'autre du regard, un regard méfiant, avide, impatient. Sûr que le gros reviendra, il l'attend en se pourléchant depuis une couple de semaines, peut-être trois. Combien de billets lui a-t-il piqués, ce salaud ? Combien d'argent, au total ? L'air glacé souffle de toutes les directions, lui mord la peau, lui dessèche les lèvres qu'il rafraîchit d'un rapide coup de langue. Noirs et bas, les nuages du crépuscule donnent à la ville un air claustre.

« Pourvu qu'il ne pleuve pas », pense Mario, et il voûte les épaules comme si l'averse avait déjà commencé.

Les applaudissements, les odeurs et les lumières opaques sortent du cirque et flottent vaguement jusqu'à eux, mais Mario n'a qu'une idée en tête : le gros. Cette fois, il ne le laissera pas filer. S'il n'en tenait qu'à lui, il serait déjà à l'intérieur du chapiteau à le chercher entre les grosses planches qui servent de gradins ou parmi les chaises métalliques à côté de la piste couverte de sciure, il serait assis derrière lui et jubilerait, se moquant de ses rires, des rires sur le point de se changer en pleurnichements, en balbutiements. Mario se demande d'où vient ce salopard, de quelle partie du quartier il est descendu. Son visage ne lui est pas familier, il ne l'a jamais vu à l'école ni dans les terrains vagues où l'on joue au soccer. Il tente de le localiser, mais il est distrait par le bruit du moteur d'une camionnette pleine de passagers qui s'arrête près d'eux. Il aime

l'odeur du diesel brûlé. Il dilate ses narines et aspire voluptueusement l'arôme qui l'apaise, lui calme les nerfs. Un jour, sa mère lui a reproché cette habitude, elle lui a dit qu'à son âge, il devait déjà avoir les poumons tout noirs. Il s'en fiche. Bizarre de se faire gronder pour ça mais pas pour d'autres choses qui lui plaisent aussi, comme pourchasser et tuer les chats.

Mario tourne la tête d'un côté et de l'autre, déglutit, crache. Il garde ses mains engourdies à l'intérieur de son blouson, ses pieds sont humides et froids.

« Tu te souviens du Jaune ? demande-t-il à Efraín, et il esquisse un sourire narquois au souvenir du félin. Comment cet enfoiré a hurlé quand on lui a tiré la queue et coupé les moustaches !

— C'était drôle comment il était fait en dedans.

— Ben, il était fait comme tout le monde : en viande.

— De la viande de qualité.

— Ce serait super d'être un chat. Un matou fort, le genre qui se pavane dans les rues et baise toutes les chattes qui passent par là.

— Un chat qui profite de la vie, renchérit Efraín, qui sourit et se frotte les mains pour les réchauffer.

— Ouais, un chat comme ça, avec une grosse bite.

— Qui hurle toute la nuit, comme les chats dressés.

— Non, comme les lions, c'est mieux. N'importe qui peut dompter un chat, mais un lion, c'est pas mal plus compliqué. »

En ce moment, il aimerait être près d'un feu pour chasser le froid, mais il se rappelle que tout à l'heure il va devoir nettoyer les sièges, balayer le maïs soufflé, les restes de hot-dogs, les verres de coca-cola qui vont tapisser le sol sous les sièges. Il n'a pas vu le temps passer et la nuit est déjà tombée. Dans le noir, avec les projecteurs aux quatre coins du chapiteau et l'écriteau rouge avec les mots « Spectacles des frères Garza », le cirque évoque un vaisseau spatial échoué sur le terrain vague, et les animaux, les tigres, les poneys blancs, le magicien et les fauves sont comme des êtres venus d'une autre planète pour envahir la ville.

« T'es sûr que c'était lui ? insiste Efraín.

- Il manque pas de couilles pour revenir ici.
- Combien de billets il t'a volés ?
- Quatre. »

Quatre billets, presque cent pesos, quatre billets qui lui ont glissé des mains parce qu'il a été trop crédule, parce qu'il voulait gagner un peu d'argent, parce qu'il a été trop naïf, se reproche-t-il. Il a faim. Il n'a rien mangé depuis midi, quand il a mâchouillé un morceau de viande grillée à la maison. Il cherche quelque chose à se mettre sous la dent, mais il n'y a que le stand de maïs soufflé et de hot-dogs à côté de l'entrée du chapiteau. S'il pouvait au moins manger une poignée de grains de maïs soufflé. Le stand n'est pas loin, à un jet de pierre. Il voudrait bouger, aller en demander à doña Ramona, mais il se rappelle qu'il n'a pas apporté d'argent et que depuis le vol des billets, il n'est pas dans les meilleurs termes avec le patron. Il soupire, exaspéré. Qui aurait pu croire que le gros était futé ? Les lumières du cirque éclairent à demi les rues avoisinantes. Apercevant un chat dans les ordures, dans un coin du terrain vague, Mario sent que la chance lui sourit. Oui, il va attraper le gros.

« Regarde, dit-il à Efraín tout en faisant un geste furtif vers l'animal qui farfouille dans les sacs noirs.

- On l'attrape ?
- On va voir. »

Mario s'approche de l'animal. Seulement le chat et lui. Gris, efflanqué, la queue maigre, le félin s'assoit sur ses pattes de derrière, lève une patte de devant et la lave. Mario souffle entre ses mains, qu'il a placées en coupe. Son estomac gargouille, et il perçoit à peine l'odeur du maïs soufflé portée par le vent. On dirait que le chat respire la même chose que lui, parce qu'il jette un regard vers le stand. L'espace d'un instant, ils regardent tous deux les lumières jaunâtres et les montagnes de maïs soufflé — de loin, on dirait des unicellulaires. Mario se met à miauler, lentement, modulant sa voix jusqu'à ce que le chat lui prête attention. Grâce à son talent pour imiter leurs miaulements, il a déjà réussi à avoir des conversa-

(C'est comme ça qu'il a capturé le Jaune, à peine une semaine après son arrivée dans le quartier. Il a imité son miaulement et le chat lui a répondu. Le lendemain, il l'a revu et lui a lancé un bout de saucisse que le chat a dévoré avec avidité. Le troisième jour, il l'a attrapé et l'a mis dans une petite cage. Ensuite, il a rejoint Efraïn et, ensemble, ils ont tué le chat.

« Comment tu veux faire ça ? lui a demandé Efraïn.

— Je sais pas. Avec une pierre ?

— Et si on prenait nos couteaux ?

— Bonne idée. »)

Le faux miaulement attire l'attention de l'animal qui lève la tête, dresse les oreilles et fait quelques pas dans leur direction. « Je peux l'attraper, se dit Mario. Les chats sont très rapides, mais je suis capable de l'attraper. » Il les a vus détailler quand on leur lance des pierres, escalader des murs quand ils sont poursuivis par un chien ou fuir pour se blottir sous une voiture, leur corps svelte presque collé au sol pour prendre de la vitesse. Quand il les regardait, il se disait qu'il voudrait avoir cette agilité pour échapper aux autres bandes du quartier. Il a les bras couverts de cicatrices à cause de batailles de rue qu'il n'a pu éviter. « Les chats, il faut faire semblant de les aimer, et ils se détendent, ils se frottent contre nos jambes, nous lèchent la main, et même qu'ils nous parlent. » Mario se rappelle les hurlements du Jaune.

(Des hurlements furieux pendant qu'ils l'écorchaient. Le chat arquait son corps, il griffait l'air, mordait à droite et à gauche, mais ses forces l'ont abandonné pendant qu'ils tiraient sur sa peau, ses miaulements sont devenus moins stridents, il a rentré ses griffes, sa voix est devenue brailarde, comme celle d'une femme, d'un enfant ou d'un vieillard, un miaulement long, profond, on aurait cru entendre des paroles, un miaulement de peur ; comme si, en trouvant la mort, le Jaune avait voulu lui dire quelque chose sur lui-même, sur sa vie sur les toits, ou bien sur eux, quelque chose qui a disparu quand ils lui ont ouvert le thorax — le craquement des os cassés — et que Mario lui a touché le cœur du bout du doigt. « Il a l'air fin, maintenant », a-t-il dit.)

Mario palpe la poche arrière de son pantalon dans laquelle il garde son couteau, celui qui a servi à dépecer le Jaune, et il se dirige vers le stand de maïs soufflé.

« Hé, Ramona, tu m'en donnes un peu ? C'est pour attirer un chat.

— Les chats mangent pas de maïs.

— Oui, ils en mangent. Allez, Ramona, juste un peu. »

Il revient avec quelques grains de maïs soufflé chauds dans sa main. Il les fait passer d'une main à l'autre et, pendant un instant, l'arôme reste entre les deux comme un grand trésor. Mario commence à miauler lentement, doucement, pour que le chat l'entende. Parvenu à attirer son attention, il lui lance un grain de maïs soufflé et garde les autres dans ses poches. Efraïn attend derrière lui. Les applaudissements de la foule résonnent sous le chapiteau, mais Mario concentre son attention sur l'animal. « Approche, abruti, susurre-t-il. Viens. » Il lance un autre grain que le chat renifle, puis l'animal recule de quelques petits pas, s'arrête, s'avance de nouveau, mord le grain de maïs soufflé, le laisse tomber de sa gueule, le fait bouger avec une griffe, l'immobilise et recommence à le mordiller. Mario sourit et tend la main contenant le reste du maïs. Ses mouvements sont prudents, mais fermes. Le chat flaire l'odeur du beurre sur ses doigts. Mario finit par caresser le chat quand celui-ci lui lèche la main ; il lui caresse la tête avec son index, puis il passe la paume sur le dos de l'animal, s'arrête à la racine de la queue, gratte la peau et, d'un mouvement vif, saisit le chat.

« Maudit Mario, tu l'as eu ! le félicite Efraïn.

— Évidemment que je l'ai eu.

— Il est bien maigre.

— C'est pour ça que j'ai réussi à l'attraper. Il a sûrement faim. Les chats au ventre plein s'approchent jamais de personne. N'empêche que celui-là est naïf. »

Les derniers applaudissements émergent du chapiteau ; levant la tête, ils constatent que le public a commencé à sortir. Ils ne s'attendaient pas à voir autant de monde. Avant de se diriger vers l'entrée, Mario jette un dernier regard au félin,

bien tranquille dans ses bras. Il le laisse aller à contrecœur, trop désireux de mettre la main au collet du gros. Les deux amis se hâtent vers l'entrée principale du chapiteau, par où sortent des hommes et des femmes emmitouflés dans de grosses écharpes, des enfants aux joues rougies par la chaleur qui régnait à l'intérieur. L'odeur de la sciure, à laquelle se mêlent celles de la sueur des animaux, de leurs excréments, s'échappe en même temps que les gens. Ils aperçoivent le rideau par où sortent les artistes et rejoignent la piste illuminée sous le chapiteau. Peu à peu, le cirque se vide devant leurs regards vigilants. « Il va nous avoir », pense Mario.

« Quatre billets, le gros m'a piqué quatre billets, dit-il à Efraïn, lui rappelant le motif de sa rage, mais c'est aussi à lui-même qu'il parle. Il a dit qu'il me les paierait en sortant du spectacle et il est pas revenu. »

Mario repense aux reproches qu'il a subis pour avoir perdu cet argent. Il a dû faire du travail supplémentaire pour rembourser les billets. « Dans ce cirque, on fait pas de cadeau, a vociféré don Garza. C'est ton copain ? Ton copain ? C'est pour ça qu'on engage jamais les gens du quartier où on se produit, ils finissent toujours par faire des faveurs à leurs amis... Et tu veux être dompteur de fauves ? Oublie ça ! Les dompteurs ont besoin de discipline, pas de petits copains. À présent, tu me payes ces billets, puis on s'en va d'ici, et que je ne te revoie plus. »

À l'intérieur de lui, les paroles de don Garza étaient pires que les cris stridents du Jaune quand ils l'avaient écorché.

« Il nous a bien eus, murmure Efraïn, dégouté.

— Non, pas encore. Il doit passer par ici.

— Non, Mario. Il a filé.

— Je te dis que non. »

Ils attendent encore un moment. Ils cherchent parmi les gens qui se bousculent aux stands de tir à côté du chapiteau, mais ils ne voient pas le gros. Efraïn examine sans succès l'espace à l'intérieur du chapiteau. Mario a l'impression qu'on l'écorche, que quelqu'un lui enfonce un doigt dans le cœur, le frappe avec une rage, une fureur qui lui hérisse la peau du dos. 17

« Et maintenant ?

— Maintenant, rien, répond-il à Efraín. On fait notre boulot et on fiche le camp. »

Pendant qu'il nettoie les sièges, Mario croit voir des chats sauter d'un endroit à l'autre, traverser des pistes semées d'obstacles, s'élancer au milieu d'anneaux de feu, avancer en équilibre sur une corde raide, monter des échelles argentées pour se laisser tomber sur des coussins noirs, mais les images disparaissent avec les premiers cris de don Garza les informant qu'ils vont fermer. Quand ils sortent, il n'y a plus personne sur le terrain vague ; dans l'obscurité, les stands et les roulottes ont l'air plus petits. Mario se demande comment le gros s'est échappé. La frustration le tourmente. Il a envie de frapper Efraín, mais celui-ci fait un geste vers un coin du terrain vague.

« Pour que tu restes pas frustré », dit-il avec malice.

Là-bas, un garçon longe le mur. Mario calcule qu'il doit avoir son âge.

Ils se dirigent vers lui. Mario pense que c'est peut-être un de ceux qui, après l'école, vont travailler dans les manufactures, ou que c'est peut-être un étudiant qui revient du collège ou de l'université. Peu importe. Le garçon semble plongé dans ses pensées et il chemine d'un pas tranquille le long du mur. Mario se réjouit quand les lumières du cirque s'éteignent et que seules celles d'une roulotte restent allumées. Le garçon a parcouru la moitié du mur quand ils le rejoignent, leurs couteaux affûtés en main, pressant le pas. Il lève la tête, les regarde, et Mario pense : « Dompteur de fauves, et comment ! » Il caresse son couteau d'une main et, de l'autre, il lance un grain de maïs soufflé à sa victime.

« Hé... le gros... je t'attendais », dit-il.

Traduit de l'espagnol par Hélène Rioux